

Paul Kearney

# Corvus

Roman traduit de l'anglais  
par Jean-Pierre Pugii



*Titre original anglais :*

CORVUS

*Première publication :* Solaris, an imprint of BL Publishing  
Games Workshop Ltd., Nottingham, 2010.

© Paul Kearney, 2010

*Pour la traduction française :*

© Calmann-Lévy, 2011

ISBN 978-2-36051-035-1

## I

### LES EAUX CALMES

Sitôt arrivé au sommet de la dernière éminence, il retrouva ses vieilles habitudes et s'arrêta pour baisser les yeux sur les ombres bleutées d'un crépuscule naissant. Appuyé sur sa lance, il soupira.

Devant lui, le sol s'écoulait en plis et dépressions de plus en plus obscures pour aller se fondre dans le creux de la vallée où coulait un torrent. Il vit dans le lointain un éclair écarlate, un reflet des dernières lueurs du soleil renvoyé par le cours d'eau. Puis les montagnes qui le cernaient parurent se rapprocher, comme pour se pelotonner les unes contre les autres avant d'affronter la nuit, et la vallée disparut comme par enchantement. Cependant, au cœur de ces ténèbres paisibles, il discernait encore une lueur dorée à l'éclat régulier.

La hampe de sa lance craqua sous son poids. Les lanières de cuir de son havresac et de son bouclier meurtrissaient ses épaules. Une onde de chaleur passa près de lui ; les vestiges du jour. Il baissa les paupières quand ce souffle caressa son front couvert de sueur, puis il se détourna et se redressa.

Derrière lui, sur le versant nord de la crête, s'alignaient de nombreux hommes assis sur le côté du chemin. Tous étaient lestés d'un ballot contenant leur cuirasse et d'un bouclier qui y était sanglé, et tous tenaient une lance. Ils le regardèrent avec des yeux auxquels le soleil couchant, qui illuminait les montagnes se dressant au-delà, apportait un éclat blanchâtre.

« Je suis rentré chez moi, annonça-t-il. C'est ici que je vous laisse. »

Une déclaration répétée d'un bout à l'autre de la colonne. Les hommes qui s'étaient assis se levèrent, engendrant une ondulation, pareille à celle d'un énorme serpent qui s'éveillait. À leur

tête, un trio de personnages surchargés formait un triangle. L'un d'eux tenait un étendard, un simple bâton d'if auquel avait été attaché un chiffon en lambeaux que la brise du soir agitait mollement. On pouvait discerner sur la toile élimée la reproduction sommaire de la gueule grondante d'un chien ou d'un loup.

« Nous passerons te voir avant les premières neiges », déclara le porte-drapeau, un individu massif au front taillé à la serpe au-dessus d'yeux évoquant des tessons de verre bleu. Un sourire dénuda ses grosses dents jaunâtres, pour certaines ornées de fil d'argent.

« Permets-moi d'en douter. Tu as bien trop d'or dans ta bourse. Ne dépense pas tout ton pécule d'un coup, Kesero. Et ouvre l'œil pour repérer les gens de Machran, et plus particulièrement Karnos. La nouvelle année approche et vous devrez trouver de nouveaux engagements.

– Et toi, Rictus ? » fit un jeune rouquin grand et svelte qui aurait été aussi mignon qu'une fille s'il n'avait eu sous son œil gauche une volumineuse balafre, la cicatrice d'une perforation qui tirait sa paupière inférieure vers le bas et faussait l'équilibre de ses traits en leur donnant une expression à la fois ironique et affligée.

« Moi ?

– Te reverrons-nous au début de l'année prochaine ? »

Sans répondre, Rictus considéra ces vingtaines d'hommes tournés vers lui. Les derniers rayons du soleil atteignirent ses yeux et s'y reflétèrent, dans des tonalités rubis. Il était grand et fort, avec une abondante toison de cheveux blonds striés de gris, large d'épaules et aux membres développés mais au visage émacié. Ses lèvres s'étirèrent pour laisser entrevoir ses dents, au-dessus d'un trait de tissu cicatriciel plus pâle qui les reliait à l'extrémité du menton.

« Je saurais bien assez tôt ce que me réserve Antimone, Valerian », déclara-t-il enfin, en accompagnant ses propos d'un sourire qui les rendait plus désinvoltes.

Valerian remonta son barda sur ses épaules. « Eh bien, à Hal Goshen, les amis ! » Sa face de guingois faisait penser à l'assemblage de deux moitiés de masques différents. « Au bon vin et aux femmes peu farouches. Rictus, je compte revenir avec Kesero pour te débusquer de ta tanière avant que les neiges ne l'aient ensevelie. »

Il leva sa lance au-dessus de sa tête et la pointa vers l'est.

« Têtes de chiens ! » s'exclama-t-il, et son cri fut repris par les montagnes qui le renvoyèrent en écho dans les hauteurs. « Nous

repartons... Et sans doute réussissons-nous à parcourir dix pasangs supplémentaires avant le lever de Phobos ! »

Derrière lui, les longues files d'hommes se remirent en marche sur le sentier pierreux qui suivait la crête dans les dernières lueurs du jour. Valerian tendit une main que Rictus prit et serra, avant que le gros porte-drapeau balafré, Kesero, en fasse autant. Les deux officiers repartirent à la tête de la colonne de silhouettes voûtées par leur barda, et Rictus resta à les regarder s'éloigner vers l'est. Passant devant lui, tous les hommes le saluèrent de la tête. Quelques-uns firent claquer leur lance sur leur poitrine pour lui manifester leur respect. Le temps que le dernier s'en aille, la nuit était tombée et des myriades d'étoiles miroitaient tout là-haut dans un ciel noir d'encre.

En contrebas, une silhouette émergea de l'ombre et se redressa pour devenir un individu râblé à la barbe noire et au visage aussi pointu qu'un mufler de renard.

« Alors, comptes-tu rester planté là jusqu'à ce qu'au lever de Phobos ou allons-nous enfin rentrer à la maison ? grommela-t-il avant de bâiller et de se frotter les yeux.

– Nous n'avons plus que cette pente à descendre, Fornyx, lui répondit Rictus. Ce soir, tu pourras dormir dans un vrai lit et bénéficier de la chaleur d'un bon feu. »

Les deux hommes descendirent vers le vallon en contrebas, encore trop loins pour que le torrent soit audible. Chaussés de sandales, ils se déplaçaient sans bruit, du pas régulier des hommes qui ont constamment marché tout au long de leur existence.

« Tu n'as pas pris ta retraite, déclara Fornyx en se curant les dents avec un ongle. Tu leur as dit ça pour semer le doute dans leur esprit. »

Rictus poursuivit sa progression sans mot dire, les yeux rivés sur l'unique point lumineux visible au fond de la vallée

« Et si c'était le cas, insista Fornyx. Pourquoi t'isoler dans ces collines ? Arriver jusqu'ici n'est pas de tout repos, Rictus. » Comme il n'obtenait aucune réaction, il ajouta : « N'importe quelle cité des Harukush te couvrirait d'or uniquement pour pouvoir exposer ta lance sur ses remparts. Tu vivrais comme un roi, si tu le souhaitais.

– Nous n'avons pas de rois, et je n'ai pas le moindre désir d'en devenir un. Par tous les dieux, ne cesses-tu donc jamais de parler ? Tu aimes ces collines autant que moi. En outre, il y a déjà bien assez d'or dissimulé sous l'âtre d'Andunnon. »

Fornyx sourit, ce qui le fit plus que jamais ressembler à un renard. Le sommet de sa tête arrivait à peine à la hauteur de l'épaule de Rictus, mais ses jambes et ses bras étaient aussi musclés que les siens, et il restait au niveau de son ami qui avançait à grandes enjambées sans efforts apparents.

« Converser est pour moi une distraction, et quand personne ne daigne me répondre je parle pour deux jusqu'à ce que mon interlocuteur se décide.

– Alors, exprime-toi dans ton for intérieur pendant un moment, d'accord ? Aie pitié de mes oreilles. »

Ils firent une halte au bord du torrent qui descendait avec impétuosité d'un escarpement rocheux situé à l'ouest pour gagner le fond du vallon, écumant et murmurant dans son lit caillouteux. Rictus inhala à plein poumons l'air de plus en plus vif.

« Hume l'odeur des pins, Fornyx. Il y a toujours de l'ail qui pousse sur l'autre berge, ainsi que du thym. Je me demande ce qu'a donné l'orge, cette année.

– Le rendement a dû être le même que la fois précédente, répondit son compagnon après avoir reniflé l'air. Aise et Eunion auront comme d'habitude fait pousser de belles récoltes. Viens, nos pieds ont grand besoin de fraîcheur. »

Il joignit le geste à la parole et se mit à patauger dans l'eau argentée.

Rictus le regarda s'avancer dans le courant, en souriant. Dans les bois qui couvraient les pentes supérieures du vallon un hibou ulula, comme pour l'interroger sur ce qui le retenait sur la berge. Rictus leva la main à son cou et fit glisser son index sous sa cuirasse, qui frottait contre une lanière de cuir brut d'où pendaient un croc de loup et un fragment arrondi de corail. Puis il entama la traversée du torrent glacé et rapide dans le sillage de Fornyx.

Ils approchaient des remises de la ferme quand les chiens sortirent en aboyant, mais leurs grondements se changèrent en jappements et gémissements de joie sitôt qu'ils reconnurent l'odeur des deux hommes. Les gros chiens de chasse tachetés sautèrent autour des nouveaux arrivants tels des chiots, la langue pendante. Un rectangle de lumière apparut dans la nuit, pour les éblouir et effacer les étoiles, assombrissant plus encore le secteur alentour.

Une femme se découpait sur le seuil, en contre-jour devant les flammes de l'âtre et des lampes. Elle donna sèchement un ordre

aux chiens qui se calmèrent aussitôt, et les rires enfantins audibles à l'intérieur s'interrompirent. Rictus alla jusqu'à la porte.

La femme était grande, avec des cheveux et des yeux de la couleur du fer. Elle s'était emmitouflée dans un châle de laine filée avec soin de la même nuance safran que la clarté visible derrière elle, donnant l'impression qu'une douce chaleur la nimait. Elle avait un visage allongé à la forte mâchoire. Écarquiller les yeux fut sa seule réaction lorsqu'elle vit Rictus et Fornyx. Elle recula dans la maison pour prendre une assiette plate qu'elle leur présenta.

« Je souhaite à mon seigneur la bienvenue dans sa demeure », fit-elle d'une voix aussi douce que du miel de bruyère.

Les deux hommes prélevèrent dans le plat une pincée de sel qu'ils goûtèrent. « Qu'Antimone nous bénisse tous, déclara Fornyx.

– Aise », fit Rictus avant de se pencher pour déposer un baiser sur le front de son épouse.

Elle s'écarta du seuil. « Entrez. Il y a plus d'un mois que nous vous attendons, depuis que Nemasis nous a transmis votre message. » Elle marqua un temps d'arrêt, à peine assez long pour qu'ils le remarquent. « Il est tard, mais il reste de quoi vous rassasier. »

Rictus dut se voûter pour entrer dans la maison, et il cilla quand la clarté de la lampe et la fumée du feu agressèrent ses yeux.

C'était une ferme de montagne basse et allongée aux murs et au sol de pierre, au toit couvert de roseaux. D'un foyer en forme de rucher, en face de la porte, s'élevait l'odeur légère mais agréable du pain frais. Des lampes à huiles étaient suspendues aux poutres par des chaînes d'argent – un butin rapporté du siège d'Avensis quinze ans plus tôt – et il y avait toujours la table et les bancs en pin que lui et Fornyx avaient assemblés en poussant bien trop de jurons d'ivrognes une décennie plus tôt. Ils étaient désormais assombris par les ans et l'usure.

Mais il y avait aussi quelques nouveautés : un rouet dans les ombres du mur nord, et un coffre aux gonds de bronze remplaçait celui dans lequel il avait rangé ses rouleaux de parchemin depuis que cette maison existait.

Une maison dont les occupants avaient également changé. Eunion quitta sa place près du feu en plaçant le poing devant sa poitrine. Il s'était levé avec plus de raideur que dans les souvenirs qu'en gardait Rictus, et il avait encore moins de cheveux, mais sa vivacité d'esprit faisait briller ses yeux sombres.

« Je souhaite la bienvenue à mon maître, dit-il bien que Rictus l'eût affranchi de nombreuses années plus tôt.

– Comment te portes-tu, mon brave Eunion ?

– À merveille, comme toujours. Antimone a décidé d'entretenir en moi la flamme de la vie. »

Les nouveaux arrivants laissèrent tomber leur barda sur les pierres du sol et défirent les attaches de leurs armures. Eunion les délesta de leur cuirasse noire pour les disposer respectueusement sur les chevalets en forme de croix installés contre le mur du pignon. Le reste de leurs panoplies suivit, et on aurait bientôt pu croire que deux guerriers armés et harnachés s'accroupissaient dans les ombres, avec un manteau écarlate jeté sur leurs épaules.

Aise avait déjà disparu par la porte de derrière et ils l'entendaient claquer des mains pour appeler les esclaves. Rictus envisagea de lui dire de s'en abstenir – il souhaitait que son retour fût le plus discret possible – mais il se ravisa. C'était à son épouse d'assurer la gestion de la maisonnée, après tout, et il ne s'en était pas occupé depuis plus d'une année.

« Alors, qu'avez-vous de beau à me raconter ? demanda-t-il aux deux sveltes silhouettes debout près du feu. Ne me reconnaissez-vous pas ?

– Je te reconnaîtrai toujours », répondit la plus grande avant de se jeter dans ses bras. Il la serra contre lui et la fit tourner en riant, inhalant son parfum, s'imprégnant de l'agilité de sa jeunesse, avant de la déposer sur le sol pour la contempler.

« Dieux du ciel, Rian, tu as tellement changé ! Ne cesseras-tu donc jamais de grandir ?

– Pas avant d'avoir ta taille, père. Un jour, je pourrai te regarder droit dans les yeux.

– Tu le fais depuis longtemps », rétorqua-t-il en l'embrassant sur les deux joues, ses mains que le bois de sa lance avait rendues calleuses refermées sur son doux visage. Elle avait hérité de ses yeux – on le lui avait dit souvent – et de l'abondante chevelure brune de sa mère. « Combien d'étés as-tu, à présent... treize ?

– Quatorze, le reprit-elle avec fierté.

– Je parie que tes prétendants font la queue à la porte.

– C'est exact, mais aucun n'est assez riche pour m'épouser... sans oublier que je tiens absolument à ce qu'il sache lire ! »

Rictus et Fornyx éclatèrent de rire. Puis Aise revint avec les deux esclaves de la maisonnée : Garin, un homme trapu d'une trentaine d'années, et une fille que Rictus ne connaissait pas.

« Où l'as-tu achetée ? » demanda-t-il à Aise en fronçant les sourcils ; décider qui il fallait acquérir ou vendre était une prérogative du maître de maison. « Qu'est-il arrivé à Veria ? »

– Garin l'a engrossée, mais elle a perdu l'enfant et a ensuite passé tout son temps à se morfondre. Elle n'était plus bonne à rien, et c'est pour cette raison que je l'ai vendue pour acheter Styra au grand marché d'Hal Goshen.

– Hal Goshen... » Rictus retint ses paroles, car il avait vu Aise redresser le menton avec défi, comme si elle s'apprêtait à recevoir une gifle. Le moment était mal choisi pour lui faire des reproches.

Il regarda Garin, qui s'affairait à entasser du bois et de la tourbe près du feu, avec son expression fermée d'esclave. Lui et Veria avaient formé un couple véritable, un ensemble que Rictus n'aurait jamais rompu. Mais il avait toujours été plus sensible à ce genre de choses qu'Aise. Sans doute parce que cela lui remémorait ce qu'il avait lui-même perdu.

« Père, tu n'as rien dit à Ona, lui murmura Rian en exerçant une pression sur sa main.

– Oui, oui... approche, petite fille. N'aie crainte, je ne te mordrai pas. » L'initiative d'Aise avait gâché sa bonne humeur, ce qui transparaissait dans sa voix. Ona approcha de lui comme une souris d'un faucon. Il lui tendit sa main libre... l'autre toujours posée sur la taille de son aînée.

« Ona ? Tout va bien. Approche. »

Sa cadette avait grandi, elle aussi, pour devenir une enfant au visage piqueté de taches de rousseur, aux cheveux de la couleur d'un cheval alezan et aux grands yeux verts. Elle avait sept... non, huit ans. Rictus la prit elle aussi par la taille pour l'attirer contre lui, en se souvenant de ses éclats de rire lorsqu'il l'avait portée sur ses épaules l'automne précédent, quand ils étaient tous les trois rentrés à la maison avec un panier de champignons et des feuilles de bouleau dans les cheveux. Il tenait ses filles contre lui et sentait l'haleine de Rian effleurer son cou. Les petites mains courtaudes d'Ona serraient son bras et ce fut seulement à cet instant qu'il eut véritablement la sensation d'avoir regagné son foyer.

Un excellent repas leur fut servi en dépit de l'heure tardive. Garin alimenta le feu qui éclaira les lieux aussi efficacement qu'une lampe, et la nouvelle esclave, Styra, mit la table en utilisant la vaisselle émaillée que Rictus et Fornyx avaient rapportée longtemps auparavant de quelque campagne sur le littoral, de la faïence rouge vif décorée de dauphins et de poulpes.

Il y avait au menu du pain d'orge et du fromage de chèvre, de l'huile d'olive et des olives noires, ainsi que des tranches de jambon fumé provenant d'un cochon égorgé un mois plus tôt. Le tout accompagné d'ail ramassé au bord du torrent, d'oignons rouges rendant les yeux larmoyants, et de thym fraîchement cueilli. On avait aussi servi du vin jaune léger au parfum de résine des hautes terres. Rictus et Fornyx se jetèrent sur la nourriture, tels des chiens affamés et, pendant un bon moment, le silence régna à l'intérieur de la maison, à l'exception de leurs grognements de satisfaction et des crépitements des bûches dans l'âtre. Finalement rassasiés, ils reculèrent de la table en ponctuant ce mouvement d'un son situé entre un soupir et un gémissement.

« Le vin de l'année dernière ? » demanda Fornyx.

Aise acquiesça. « Nous en avons obtenu six amphores, et cinq sont toujours pleines. Nous ne buvons guère, en l'absence du maître. »

Rictus se leva de table et s'étira. Il ébouriffa au passage les cheveux de Rian puis gagna le pignon est pour redresser la cuirasse d'un noir de jais posée son chevalet, passer ses doigts dans la crinière transversale de son casque et caresser le cuir de la poignée centrale de sa lance.

Il resta là un moment. Fornyx invitait Ona à s'asseoir sur son genou ; elle avait toujours été sa préférée, peut-être parce que sa propre fille avait été rousse, elle aussi. Aise débarrassait la table, et Eunion et les esclaves étaient sortis jeter un coup d'œil à un cheptel dont il ignorait désormais l'importance. La vie à la ferme retrouvait son train-train interrompu, à présent que Rictus et Fornyx y avaient repris leur place.

« Où es-tu allé cette année, père ? » demanda Rian en venant le rejoindre devant sa panoplie.

Il se remémora les combats de l'été, l'interminable marche dans la poussière, les chamailleries démontrant l'incompétence des hommes qui avaient loué leurs services, le sang qui teintait en vermeil l'herbe desséchée, un homme dont les entrailles se répandaient hors de son ventre et tentait en vain de chasser les mouches qui venaient s'y poser, ses mercenaires qui dispensaient la mort en chantant. Il ferma les yeux et resta ainsi une seconde.

« Rien de bien intéressant. Beaucoup d'allées et venues dans les collines du secteur de Nemasis. Peu d'affrontements dignes de ce nom.

– Et tes hommes ? Sont-ils tous... toujours en vie ?

– Pas tous, ma chérie. C’est la guerre... certains ne peuvent en revenir. Mais nous avons chanté le péan devant les bûchers funéraires et rendu les corps de leurs proches aux perdants, afin d’apurer les comptes.

– Valerian est-il indemne ? »

Rictus la considéra, un peu ennuyé par cette question.

« Valerian n’a pas reçu de nouvelles blessures. Ne me dis pas que tu as toujours un faible pour lui, ma fille ? »

Comme chaque fois qu’elle rougissait, son visage faisait penser à une fleur qui s’épanouissait. « Simple curiosité, père.

– Eh bien, sans doute pourras-tu le constater de tes propres yeux au début de l’hiver. Lui et Kesero ont promis de nous rendre visite avant que les neiges ne condamnent les cols.

– Vraiment ? » Son visage s’était illuminé, comme une pâquerette effleurée par un rayon de soleil. Elle s’étira pour refermer ses bras autour du cou de son père et déposer un baiser sur son menton balaféré.

« Vraiment. Maintenant, au lit, et emmène ta sœur avec toi. Le milieu de la nuit doit être proche.

– Dans la matinée, je te guiderai jusqu’à une grotte où, d’après Eunion, des ours ont leur gîte.

– J’y compte bien... Maintenant, au lit. »

Au fil des ans, la ferme avait été dotée de multiples extensions. Il n’y avait eu les tout premiers temps qu’une longue salle avec un simple trou à l’aplomb de l’âtre et une porte biscornue fermée par un rabat en peau de chèvre. À l’époque, Rictus, Fornyx et Eunion avaient monté les murs eux-mêmes, une pierre après l’autre, avant d’utiliser des brins d’osier pour assembler la couverture de la toiture, des mottes d’herbe qu’Aise se chargeait de découper pour les passer aux hommes juchés sur les murs la surplombant.

Ce premier hiver avait été si glacial qu’ils s’étaient tous les quatre pelotonnés les uns contre les autres sous des peaux de brebis dès que tombait la nuit, si près du feu que la laine noircissait alors que les loups rôdaient dans les parages et venaient les renifler jusque sur le pas de la porte rudimentaire.

Depuis, la construction s’était agrandie pratiquement chaque année... près d’une vingtaine. Une période pendant laquelle Rictus avait mené quinze campagnes militaires, ne pouvant séjourner à son domicile qu’une poignée d’étés et de printemps.

Il avait baptisé cette vallée *Andunnon*, autrement dit « les eaux calmes », car ici le lit du torrent s'élargissait pour s'assagir en rivière au cours indolent et brunâtre où proliféraient des truites tachetées qui filaient telles des ombres dans les flots illuminés par le soleil. C'était par ailleurs le nom qu'avait porté le lieu où il avait passé son enfance, loin au nord-est des ruines calcinées de ce qui avait été une florissante cité.

À présent, la cabane en pierre d'Andunnon était devenue une véritable ferme. Ils avaient débroussaillé le terrain et maîtrisé l'enchevêtrement d'oliviers sauvages des pentes occidentales, planté de la vigne à l'est, là où le vallon recevait le plus de soleil, et ils faisaient pousser de l'orge dans les terres fertiles du fond de la vallée. On pouvait obtenir ici du pain, du vin et des olives, la trinité de la vie. Et des enfants pour perpétuer cette vie après eux. C'était bien plus que Rictus avait autrefois rêvé, et tout cela sans qu'il soit nécessaire de verser une seule goutte de sang.

Annexes et extensions s'étaient greffées au corps de bâtiment principal, des dortoirs pour les esclaves et les visiteurs, et une chambre pour Fornyx dont c'était également la demeure. Faute d'un plan d'ensemble, c'était devenu avec les années une étendue disgracieuse de pierres empilées, de touffes d'herbe et de toits de roseaux qui s'harmonisait toutefois avec la vallée au même titre que le torrent qui la traversait. La ferme s'était ancrée dans ce sol, un prolongement des saisons comme la main l'est du bras. Quelle que soit la distance que parcourait Rictus et le nombre d'hommes qu'il privait de toute possibilité de revoir la lumière du soleil, c'était ici, en cet endroit, qu'était sa place et où son esprit trouvait le peu de sérénité que ses souvenirs pouvaient encore lui accorder.

Fornyx était allé se coucher en titubant, le vin jaune fortement alcoolisé chantant à l'intérieur de sa tête, et Rictus alla rejoindre près du feu mourant Aïse et les chiens qui s'allongèrent avec contentement à leurs pieds. Son épouse avait mouché les lampes, à l'exception d'un petit bol d'argile craquelé qui éclairerait leur chemin lorsqu'ils se retireraient à leur tour, et sous sa clarté papillotante conjuguée à celle rougeâtre des braises qui estompait ses rides et mettait en relief la forte ossature de son visage, elle paraissait avoir recouvré en partie sa jeunesse.

Rictus pouvait discerner les traits de Rian dans les siens, ainsi que ceux d'Ona et du garçon qu'ils avaient eu et dont les cendres reposaient dans le sol balayé par le vent de la vallée. Il tendit sa

main et Aise la prit en le regardant avec son sourire plein de réserve, l'autorisant à refermer ses doigts sur les siens.

« Enfin, mon épouse, dit-il.

– Enfin, mon époux. »

Le vent se levait, à l'extérieur, et les sifflements audibles dans la cheminée aux fissures colmatées avec de l'argile indiquaient à Rictus qu'il venait de l'ouest et des montagnes. Il apporterait sous peu de la neige, peut-être cette nuit. Il faillit demander à Aise si les chèvres avaient été descendues des alpages, mais se ravisa juste à temps. Elle avait dû s'en occuper. Elle se chargeait de tout, pendant ses absences.

« La truie a eu une portée de six porcelets, déclara-t-elle en retirant sa main de la sienne. Nous en avons égorgé deux et vendu les autres à Onthere. Les vorins ont dévoré deux chevreaux, mais au printemps Eunion et Garin ont découvert leur antre au nord de Bout du Mont et tué tant la femelle que ses petits. Nous n'en avons pas revu un seul, depuis. »

Rictus hocha la tête.

« La récolte d'olives a été bonne, et le pressage nous a donné une douzaine de jarres d'huile. J'ai préparé de cette tapenade que tu aimes tant, avec le vinaigre noir des basses terres. J'en ai obtenu une outre pleine, quand j'ai vendu les goretts.

– Mais tu n'aurais pas dû te séparer de Veria », déclara posément Rictus.

Aise demeura impassible.

« Elle était constamment de méchante humeur et répétait toujours les mêmes rengaines au sujet du bébé, ce qui nuisait au travail de Garin.

– La mort d'un enfant n'est jamais facile à accepter », rappela Rictus avec une pointe d'irritation. Mais Aise ne parut pas l'entendre.

« J'ai dû puiser dans notre pécule pour couvrir la différence, mais Styra est bien plus prometteuse. Elle est jeune et a de larges hanches. Garin lui fera sous peu un enfant. » Elle s'interrompit. « À moins que tu ne préfères labourer toi-même son sillon ? »

Surpris et en colère, Rictus dévisagea son épouse sous la clarté rougeoyante du feu.

« Tu sais que je ne prends pas mes esclaves. C'est une pratique à laquelle je ne me suis jamais adonné.

– Que je sois ton esclave ne t'a pas empêché de le faire avec moi », rétorqua sèchement Aise.

Et Rictus sentit un frisson glacial descendre le long de sa colonne vertébrale, comme s'il avait retrouvé de vieilles armes enfouies tout au fond de son cœur pour les déterrer toujours aussi affûtées et tranchantes.

« La situation était différente... nous étions différents. Par les dieux du sous-monde, femme, je refuse de revenir sur ce sujet le soir de mon retour. Tu es la pierre sur laquelle j'ai bâti ma nouvelle existence. Le passé est le passé.

– Vas-tu prétendre que pendant cette année de campagne tu n'as jamais eu recours aux services d'une fille de garnison ?

– Tu sais parfaitement que cela m'arrive, à l'occasion... Je suis un homme, j'ai du sang dans les veines.

– Quand tu es parti, tu m'as déclaré que tu comptais t'absenter un été, au maximum... et te voilà de retour après près d'un an et demi d'absence. Tu disais en avoir terminé, Rictus... tu affirmais vouloir renoncer à la vie de mercenaire. Tu avais promis de raccrocher ton manteau écarlate pour rester ici, auprès de moi.

– Je sais.

– Nous n'avons pas besoin de grossir plus encore notre pécule... Nous avons tout ce que nous pouvons désirer.

– Un fils excepté », laissa-t-il échapper pour se le reprocher aussitôt.

Il se serait giflé. Un combat stupide, aussi infructueux que ces années de campagne.

Aise se plongeait dans la contemplation du feu et parut se recroqueviller devant lui, sans se mouvoir pour autant.

« Je n'aurais pas dû te dire une chose pareille... C'est complètement stupide. » Il tendit de nouveau sa main vers la sienne. Elle la lui céda, mais elle était flasque, docile et rien de plus.

« Les hommes tiennent à avoir des fils, déclara-t-elle avec insouciance. C'est la vie. Il s'agit pour eux d'un moyen d'entretenir leur souvenir. Lorsqu'elle se marie, une fille quitte sa maison et entre dans une autre famille alors qu'un garçon perpétue la sienne. » Elle le regarda droit dans les yeux, et son expression était aussi froide et dure qu'une lame de couteau. « Tu devrais prendre femme.

– J'en ai déjà une.

– Je ne suis plus en âge d'avoir des enfants, ou je suis si proche de cette échéance que cela revient au même. Et tu n'es plus tout jeune, toi non plus. Si tu veux avoir un héritier, il faut que ce soit avec une femme libre... Ton fils ne doit pas avoir une esclave pour mère.

– Tu étais esclave, autrefois, lui rappela-t-il sèchement. Crois-tu que ces choses m’importent, après tant d’années ? »

Elle sourit. Se peignaient sur ses traits tant de l’amertume qu’une étrange joie, comme si un souvenir avait ravivé en elle une flamme.

« Tu m’as affranchie. Tu disais ne pas vouloir une autre que moi. Je ne l’ai pas oublié, Rictus. Je ne l’oublierai jamais.

– En ce cas, allons nous coucher », dit-il en la tirant par la main, comme un enfant qui veut retenir l’attention de sa mère. Mais c’était comme vouloir déraciner un chêne.

« Non, je resterai un moment ici, avec les chiens. Va te coucher... Tu trouveras là-bas une cuvette d’eau, pour te laver.

– Fut un temps, tu te serais empressée de faire ma toilette, Aïse, et j’en aurais fait autant pour toi.

– Nous ne sommes plus des jeunes amants qui s’accouplent tels des chiens en chaleur à la moindre occasion.

– Mais nous ne sommes pas non plus des vieillards impotents », rétorqua-t-il.

Il se leva soudain, rouge de colère, et saisit sa femme par le bras pour l’obliger à se lever. Elle riva ses yeux privés d’expression aux siens. Avec l’équivalent d’un grondement, il la souleva de terre et l’emporta vers l’autre côté de la pièce. Les chiens gémissaient, troublés par son comportement. Il ouvrit la porte de leur chambre d’un coup de pied... il y avait une seule lampe qui s’y consumait, et ses muscles se bandèrent comme il s’apprêtait à la lâcher sur le lit.

Mais il s’immobilisa, les bras serrés autour de sa frêle silhouette, crispée dans son étreinte comme le visage d’un homme qui attend de recevoir un coup.

Une pièce bien rangée, ordonnée. Elle avait sorti un chiton propre, et les vieilles sandales qu’il mettait systématiquement lorsqu’il était à la ferme. Dans un vase se dressaient les dernières fleurs de la saison, sans doute coupées le jour même... Il s’agissait du vase aigue-marine qu’il avait rapporté de Sinon une éternité plus tôt, un objet qu’elle avait toujours aimé en raison des nombreux souvenirs qui s’y rattachaient. Du linge propre, une cruche et une aiguière, tout cela préparé comme elle l’avait fait pendant ces vingt années et plus, sous un toit ou sous la toile déchirée d’une tente de l’armée, et parfois sous rien d’autre qu’un dais d’étoiles. Il sentit sa colère s’évaporer aussitôt.

Il la déposa en douceur sur le lit au cadre de rotin, l’air toujours aussi sévère. Mais il lui donna un baiser sur le front, alors que

l'expression d'Aïse restait impossible à interpréter dans l'ombre de Rictus. Il la surplomba ainsi un moment, un géant menaçant, un intrus dont la corpulence et la puanteur toute militaire emplissaient la chambre. Puis il se détourna, ressortit et ferma la porte derrière lui.

La nuit de son retour, Rictus dormit à même le sol, à côté des braises du feu mourant, emmitouflé dans son manteau écarlate avec les chiens recroquevillés autour de lui pour toute compagnie.